

# Les travailleurs indochinois de la seconde guerre mondiale

exposition itinérante

réalisée à partir du livre de Pierre Daum

*Immigrés de force*

*Les travailleurs indochinois en France (1939-1952)*

Éditions Solin-Actes Sud, 2009.

## Le sujet de l'exposition

L'épisode est largement oublié : en 1939 et dans les mois qui ont précédé la défaite de 1940, outre les quelque 9 000 Indochinois enrôlés comme tirailleurs dans l'armée française, ce sont plus de 20 000 Vietnamiens qui furent réquisitionnés, de gré ou de force, et amenés en France comme travailleurs. Le rapatriement d'une partie seulement de ces hommes désignés sous le vocable euphémisé d'« ouvriers non spécialisés » (ONS) et appelés en vietnamien *linh tho*, eut lieu dans l'année qui a suivi l'armistice, mais plus de 14 000 restèrent en France pendant toute la durée de la guerre, obligés à travailler pour le compte de Vichy, des Allemands ou d'entreprises privées françaises. Soumis à une discipline militaire stricte, répartis en légions et compagnies, logés dans des camps, mal nourris et surexploités, victimes de brutalités et emprisonnés à la moindre incartade, beaucoup furent atteints de tuberculose pulmonaire ou osseuse et plus de mille moururent avant la libération de la France.

Gilles Manceron

# Sommaire

1 Pourquoi  
une exposition ?

2 Le découpage  
de l'exposition

3 Descriptif  
technique

4 Options

## Pourquoi une exposition ?

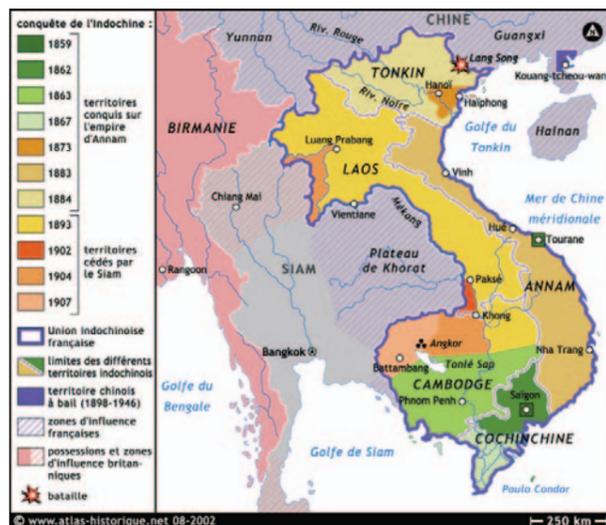
Un demi-siècle après les décolonisations, nous assistons en France à un retour de la mémoire coloniale. Les Français, issus d'immigrations récentes ou non, s'interrogent sur les pages enfouies de l'histoire coloniale de leur pays. Il devient alors très important de tout dire, et avec le plus d'objectivité possible. Tel a été le travail de Pierre Daum avec la publication de sa grande enquête, *Immigrés de forces. Les Travailleurs indochinois en France (1939-1952)*, parue chez Actes Sud en mai 2009. Le succès rencontré par son livre (une première édition épuisée en quatre mois, des longs articles parus dans de nombreux journaux comme *Le Monde*, *Libération*, *L'Express*, *Le Soir*, etc..., des invitations à la radio et à la télévision) prouve le besoin de connaissance sur ce sujet. Suite à la sortie de ce livre, le maire d'Arles organisa, le 10 décembre 2009, une cérémonie en hommage aux travailleurs indochinois venus planter le riz en Camargue. Il s'agit maintenant d'aller plus loin, et de toucher, grâce à une exposition, un public beaucoup plus large. Pour les nombreuses villes et départements dans lesquels des travailleurs vietnamiens ont vécus enfermés dans des camps, cette exposition permettra aux anciens de se souvenir, et aux plus jeunes de connaître ce qui se passa, au nom de la France, sur leur territoire.

## Un support pédagogique

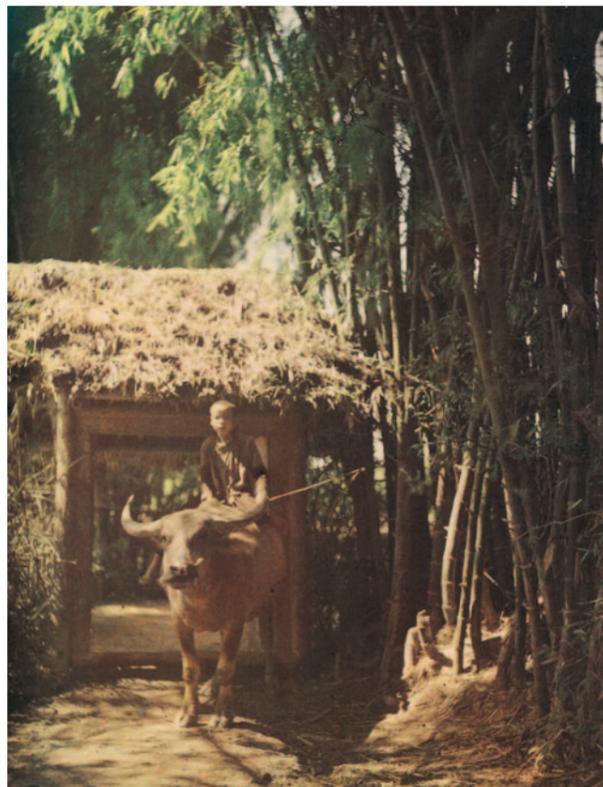
Cette exposition s'adresse aux lycéens, à leurs enseignants, aux éducateurs, aux représentants d'associations et à tout grand public. Une lecture simple par un système de titres et de chapeaux permet de comprendre rapidement les grandes lignes du récit. Les textes accompagnants une très riche iconographie sont des synthèses du livre de Pierre Daum, dont certains témoignages d'anciens travailleurs indochinois. Les nombreuses illustrations sont datées et légendées et sont accompagnées de notices courtes et venant compléter les textes généraux.

## Un corpus iconographique exceptionnel

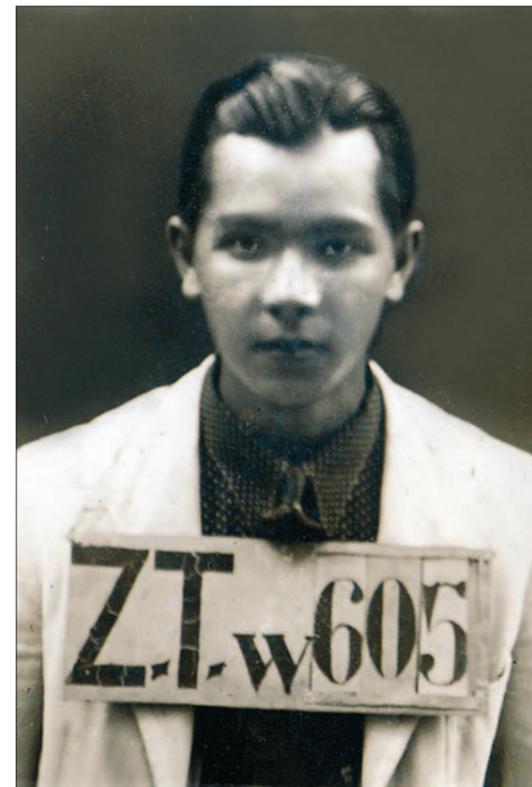
Tout au long de ses quatre années de recherches, Pierre Daum a accumulé un fonds iconographique complètement inédit. Ces images extrêmement rares, et d'une très forte valeur historique, ont été découvertes soit dans des archives publiques (nationales, départementales, vietnamiennes, Outre-Mer, CCI, etc...), soit dans les vieilles boîtes à photos que les anciens ONS, ou leur famille, ont pieusement conservées. Et qu'ils ont bien voulu mettre à la disposition de ce projet d'exposition. L'ensemble de ces documents forme un corpus iconographique absolument unique.



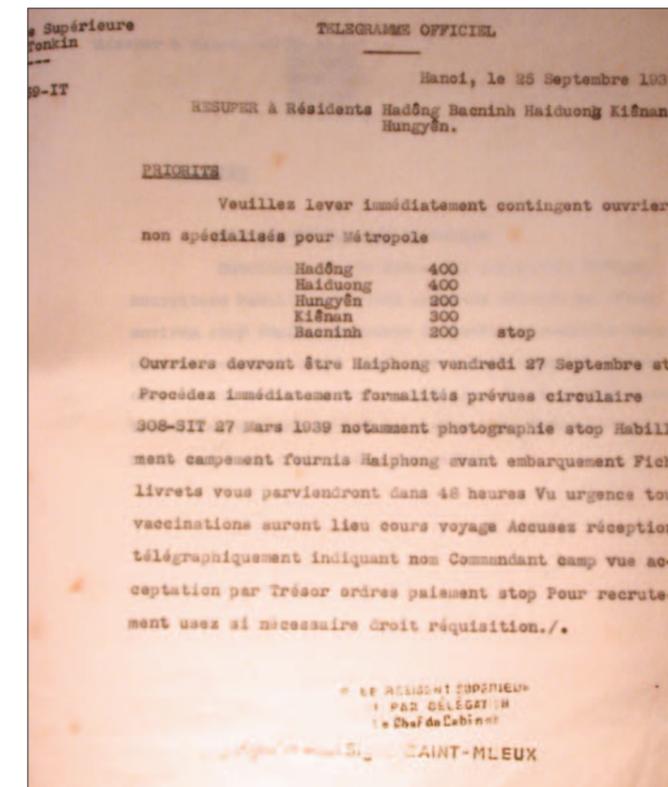
L'Indochine, colonie française



Enfant sur le dos d'un buffle, à la porte d'un village. Environs de Hà-nôi, vers 1902, musée Albert-Kahn, inv. 10378.



Au moment du recrutement, chaque travailleur indochinois recevait un matricule, qu'il conservait tout au long de sa vie en France. Pham Van Nhan © Archives privées.



Télégramme envoyé par Georges Saint-Mleux, chef de cabinet du Résident supérieur du Tonkin, aux Résidents de districts, 25 septembre 1939. © Centre des archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence.

### 1. Un page enfouie de l'histoire coloniale

En septembre 1939, à la déclaration de la guerre, la France avait besoin de main-d'œuvre pour remplacer dans les usines d'armement les ouvriers français mobilisés sur le Front. Le gouvernement décida de faire venir 20 000 hommes de sa lointaine colonie, l'Indochine. Peu de volontaires se présentèrent, et la plupart de ces hommes furent recrutés de force.

### 2. Service de la main-d'œuvre indigène (MOI)

À la veille de l'entrée de la France dans le conflit européen, tout est prêt, dans les esprits et dans les textes, pour une utilisation totale des réserves en hommes de l'Empire français à l'effort de guerre contre l'Allemagne. Dès la première semaine de septembre 1939, Georges Mandel, ministre des colonies du gouvernement d'union nationale de Paul Reynaud, lance une véritable campagne de presse, martelant son objectif de faire venir des colonies « 2 millions de sol-

dat et 500 000 travailleurs ». Ses deux chiffres s'affichent à la une du grand journal illustré *Vu* du 20 septembre 1939.

### 3. Le recrutement

*Un jour, raconte Thiêu Vân Mâu, le valet du maire vient chez nous et dit à mon père de lui fournir un de ses fils. Car la règle était la suivante : dans chaque famille comportant deux fils, un au moins devait s'engager. Sinon, le père allait en prison. Au début, mon frère et moi, nous sommes allés nous cacher dans la forêt. Mais mon père nous a dit que ce n'était pas la peine, et qu'il fallait que l'un de nous deux y aille. Mon frère était marié, avec une fille de trois mois. C'était normal que ce soit moi qui parte.*

## Le découpage de l'exposition



D'octobre 1939 à juin 1940, 20 000 hommes ont traversé les mers d'Indochine à Marseille, à bord de 15 bateaux différents. Entassés dans des cales sommairement aménagées, mal nourris, soumis à une discipline malveillante d'adjudants de l'armée coloniale, ils souffrirent de l'exil et du mal de mer.

L'André Lebou, paquebot de la Compagnie des messageries maritimes, à quai à Saigon, 1950.  
© Collection privée.



Quatrième de couverture du magazine VU, 20 septembre 1939.



Carte des lignes maritimes contractuelles (en rouge) et commerciales (en bleu) exploitées par des compagnies françaises entre 1920 et 1940. © Collection Long.

### 4. Le transport en bateau vers la France

*La traversée a duré trente-six jours. La nourriture était abominable. Ce n'était que de la soupe claire. On a fait des grèves de la faim. Cela a un peu amélioré la situation, mais pour quelques jours seulement, puis c'est redevenu la même chose. L'encadrement était très sévère. Si on oublie de saluer le caporal ou le sergent, on écope tout de suite de quinze jours de prison. C'était plus sévère qu'à l'armée. Le moral était très mauvais : nous étions forcés de quitter notre famille pour aller on se sait où. Dans mon bateau, un camarade s'est suicidé : il s'est pendu dans la cale avec sa ceinture. Il avait dix-huit ou vingt ans. Un tout petit gamin, il pensait à sa mère et à sa famille. C'était terrible.*

Nguyen Van Liên, 18<sup>e</sup> compagnie, embarqué sur le Yalou le 17 décembre 1939

### 5. L'arrivée à Marseille

*En arrivant à Marseille, on a tout de suite été mis dans des autocars, et emmenés aux Baumettes, Tout le monde passait par ce camp, qui*

*aujourd'hui est une prison. Là, nous sommes installés dans des petites chambres de prisonniers pour six personnes, sur des lits superposés à trois niveaux. Les cellules n'avaient pas encore de porte, mais toutes les fenêtres étaient fermées par des gros barreaux. À l'intérieur, se trouvait déjà d'autres compatriotes. Au début, on ne mange rien, parce qu'ils ne nous donnent que du pain, et pas de riz ! On nous sert du café, mais nous n'aimons pas cela. Nous sommes habitués au thé vert. Tout cela ne nous arrange pas, mais que voulez-vous ? Il faut bien manger. Pendant ces quelques jours d'attente avant d'être éparpillés dans toute la France, nous visitons Marseille. Cette ville nous paraissait vraiment très grande ! Certains la considéraient comme le paradis : beaucoup de belles maisons, de grosses voitures, des lumières. La majorité d'entre nous était des paysans illettrés. Jusque-là, ils ne connaissaient que leur campagne, ils n'avaient même jamais mis les pieds à Hanoi ou à Saigon.*

Le Van Phu, matricule ZAG 326, 25<sup>e</sup> compagnie

## Le découpage de l'exposition



Camp de Sorgues (84) avril 1940 © Bruno Doan

Poudrerie © Joël Pham

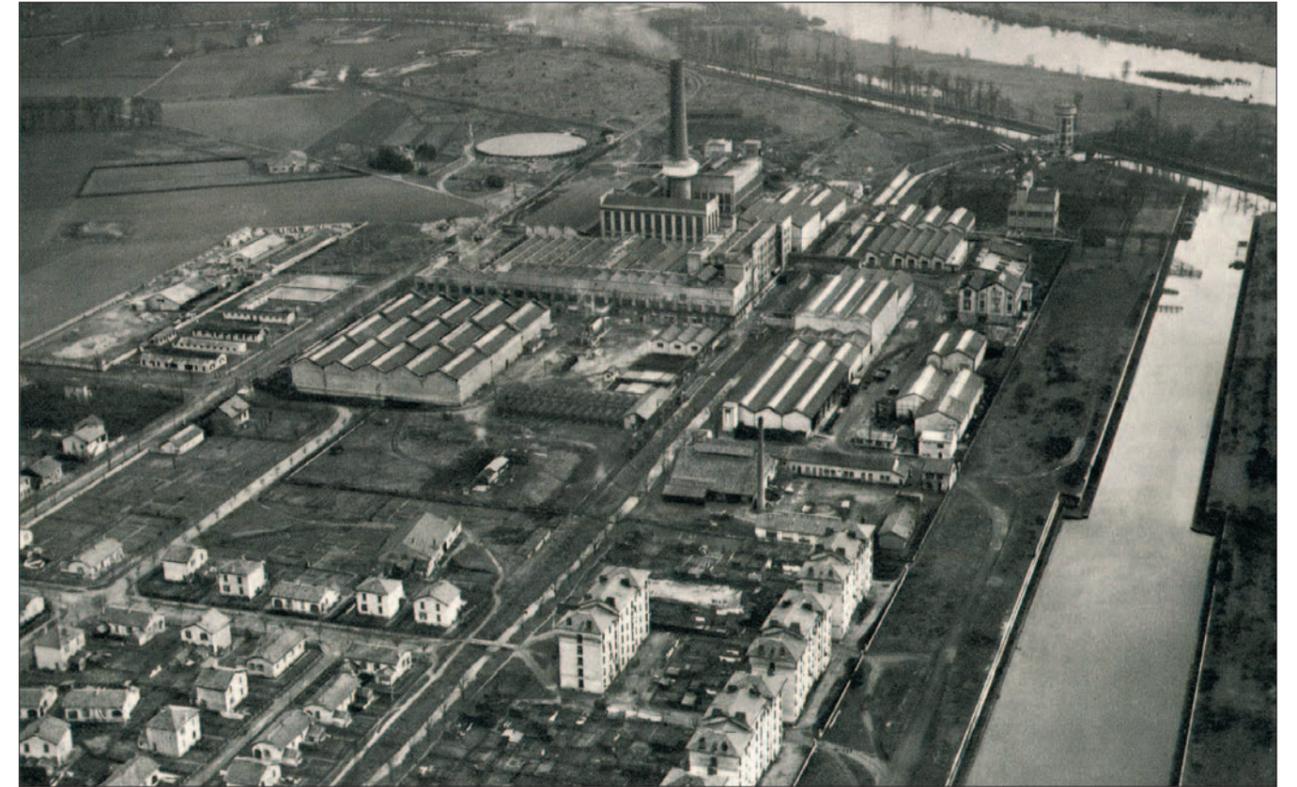


Sở linh-thợ Annam làm trái-phá 彈炮鑽人南越

### 6. Première affectation : l'usine d'armement

C'est principalement dans des poudreries que les ONS (ouvriers non spécialisés) furent utilisés. Les plus importantes d'entre elles se trouvaient à Saint-Médard-en-Jalles (9 compagnies y furent envoyées), Bourges (8 compagnies), Angoulême (8 compagnies), Bergerac (7 compagnies), Sorgues (5 compagnies), Toulouse (4 compagnies), Salbris (Loir-et-Cher, 4 compagnies), Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône, 3 compagnies), etc.

Les travailleurs vietnamiens furent massivement utilisés dans le maniement des poudres, activité qui ne nécessitait aucune formation particulière. Mais qui s'avéra particulièrement pénible et dangereuse.



Usine de Rayonne à Roanne © DR

### 7. La débâcle

Avec l'arrêt de la guerre, le « contrat » que la France avait passé avec sa main-d'œuvre coloniale prenait automatiquement fin. Il convenait donc de rapatrier ces hommes dans leur pays d'origine. « Tous les Africains du Nord ont été rapatriés après l'armistice », affirme une note retrouvée dans les archives de l'occupation allemande. En ce qui concerne les Indochinois, de janvier à septembre 1941, 4 400 travailleurs vietnamiens furent renvoyés dans leur pays, plus ou moins dans l'ordre de leur arrivée en France. Mais très vite, la tension entre Vichy et Londres devenant extrême, la flotte britannique interdit les voies maritimes vers l'Extrême-Orient. C'est ainsi que 15 000 travailleurs indochinois se retrouvèrent bloqués en France. Pendant de longues années, le gouvernement loua leur force de travail à des entreprises privées ou publiques, sans leur reverser aucun salaire.

## Le découpage de l'exposition



Réfectoire d'un camp de travailleurs indochinois dans le sud de la France, vers 1943. Photo prise lors d'une fête. © Collection privée.



Baraquement d'un camp de travailleurs indochinois, vers 1942. © Collection Le Ba Dang.



© Bruno Doan



Camps des travailleurs indochinois de Vénissieux, avril 1942. © Pham Van Nhan.

### 8. La vie dans les camps 1. Le logement. La nourriture

Les camps et campements aux installations sommaires sont ceints par une clôture et gardés jour et nuit par des soldats. Les pensionnaires de ces lieux coupés de la population vivent un régime de semi liberté. S'ils ont le droit de sortir – notamment pour se rendre au travail –, ils doivent impérativement rentrer avant la tombée de la nuit. En aucun cas, ils ne peuvent quitter le camp et tenter de se faire embaucher comme travailleur libre.

Dans le camp, les officiers français volaient de la nourriture. Vue leur fonction, le gardien du magasin n'osait rien refuser, et les officiers se servaient. Ils volaient des sacs de riz, des boîtes de conserve, etc. Vers fin 43 début 44, des Vietnamiens ont pris l'un d'entre eux la main dans le sac – c'est le cas de le dire. Le type a failli se faire lyncher ! Le lendemain, il a été muté. Tout le monde souffrait de la faim.

### 9. La vie dans les camps 2. La discipline. La santé

*Pour la discipline, nous utilisons la prison de Lodève. On avait le droit d'infliger huit jours sans en faire une demande au chef de Légion. C'était par exemple quand des Indochinois se disputaient pour un peu de nourriture. Il faut dire qu'ils avaient faim, les pauvres gars.*

Bernard Stroh, affecté à l'encadrement des travailleurs indochinois.

L'hôpital Le Dantec, à Montolivet, dans la banlieue de Marseille, faisait très peur aux Vietnamiens. Les malades croupissaient à trois personnes dans une petite chambre malpropre. Ils n'avaient pas assez de couvertures. Souvent, les malades devaient laver leurs vêtements eux-mêmes. Les médicaments, la viande, le lait..., tous ces produits destinés en principe aux patients étaient en fait vendus au dehors par le chef de l'hôpital.

## Le découpage de l'exposition



Camargue, printemps 1942  
© Vu Quoc Phan



En haut à gauche, le repiquage du riz, Hai-phong, avril-mai 1916, © musée Albert-Kahn, inv. 9946.  
Les autres photos sont prises en Camargue entre 1941 et 1944. © Pham Van Nhan.

### 10. Le travail

À partir de 1941, les types de travaux se diversifient, et avec eux les lieux d'affectation : poudreries réouvertes (surtout après l'invasion de la zone sud par l'armée allemande, en novembre 1942) à Sorgues, Saint-Chamas, Toulouse et Bergerac, usines textiles dans la banlieue lyonnaise, ateliers de métallurgie et de soudure à Vénissieux, usine de pneumatiques à Clermont-Ferrand et Brive, tuileries de Roumazières en Charente, travaux d'électrification de la voie ferrée Montauban-Cahors,

### 11. Salaires, pécule, dépôt piastres

Certes, ces ouvriers vietnamiens étaient vêtus, nourris et logés, et ne payaient pas d'impôt. Cela peut-il justifier une telle retenue sur le « salaire normal » prévu par la loi, et que touchaient notamment leurs collègues français dans les fermes, les poudreries, les usines textiles ou les salins ? Non, bien évidemment. D'autant plus que ces

vêtements ne furent jamais renouvelés, la nourriture toujours insuffisante car régulièrement pillée, et le logement extrêmement sommaire. Le tout dans le cadre d'un recrutement forcé (pour 96% d'entre eux), et d'une organisation de vie privée de libertés dans des camps gardés par des soldats.

### 12. Le riz en Camargue

Au début des années trente, alors que la mode de manger du riz gagnait la France, on essaya de produire un riz consommable. Face à la concurrence des importations venues des colonies d'Indochine et de Madagascar [...] le riz camarguais « ne payait pas ! ». Puis vint la guerre. Les liaisons maritimes avec l'Extrême-Orient sont interrompues, aucune marchandise n'arrive en France. Soudain, un riz français peut devenir rentable. C'est alors que l'idée germe, dans la tête de fonctionnaires vichyssois, d'utiliser la main-d'œuvre indochinoise pour tenter de lancer cette culture dans le sud de la France.

## Le découpage de l'exposition



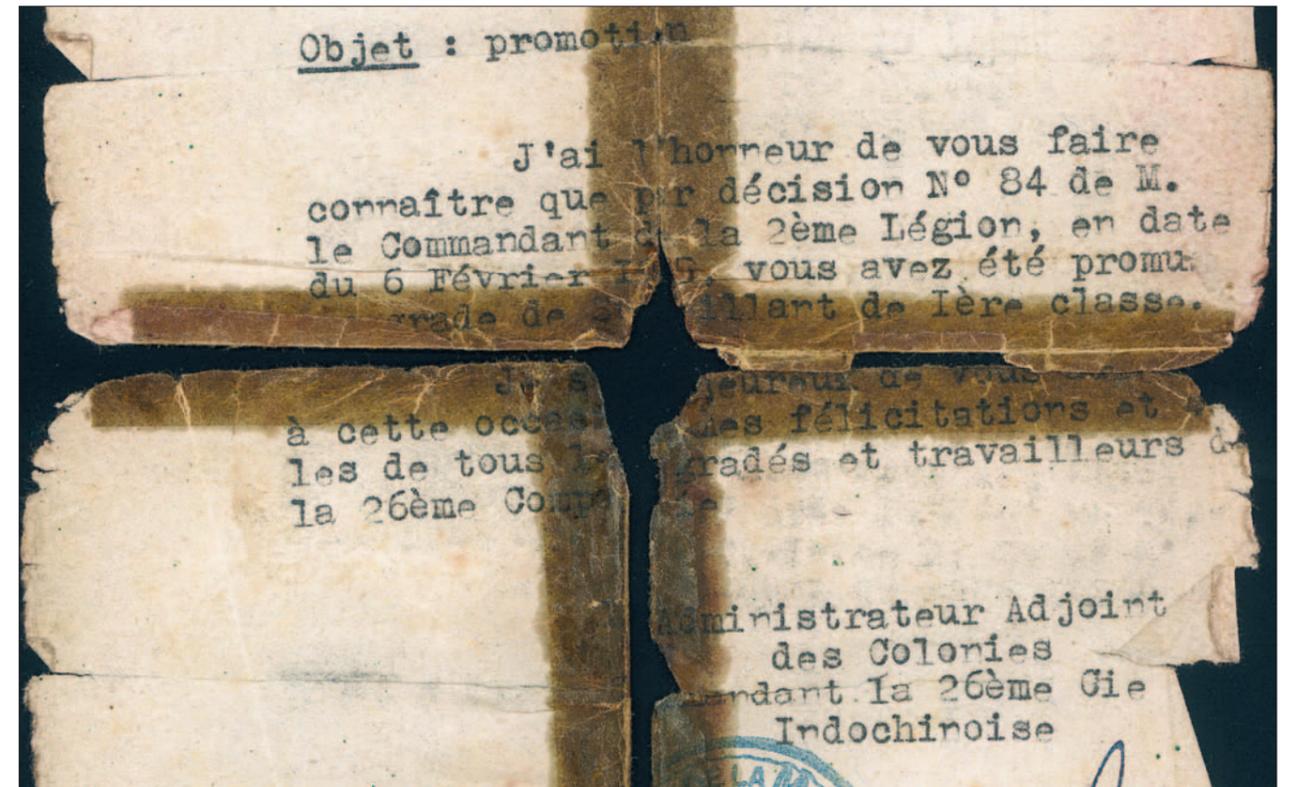
Lê Huu Tho et Madeleine son épouse, qu'il rencontre à Avignon en 1942.  
© Bruno Doan

### 13. Rapports avec la population française

Quels furent les rapports que ces vingt mille – puis quatorze mille – hommes entretenirent avec la population française ? Séparés d'elle par les barrières des camps et de la langue (seuls les 4% de surveillants et interprètes pouvaient s'exprimer en français), les ONS n'eurent le plus souvent que des rapports distants avec les Français, eux-mêmes partagés entre des attitudes méprisantes, voire racistes, et des élans de sympathie, notamment chez certaines jeunes Françaises.

### 14. L'amour en temps de guerre

Heureusement il y a l'amour ! À écouter les récits des anciens ONS, il semble que les relations amoureuses avec les jeunes françaises aient revêtu une importance toute particulière. Comment pourrait-il en avoir été autrement, pour ces jeunes hommes, souvent ignorant des plaisirs de la chair, mais à l'âge où on aimerait tant y goûter !



Promotion au grade de surveillant général, datée du 10 février 1945. La grande « libération » fut l'élection, dans chaque camp, de délégués responsables de la distribution de la nourriture et de la discipline – ces derniers constituant une véritable milice interne.  
© Bruno Doan

### 15. La Libération

Semblables à la plupart des Français, les travailleurs indochinois ont vécu la Libération comme un immense soulagement, et la fin d'une oppression. Mais pas tout à fait pour les mêmes raisons que les Français. Car l'opresseur, pour ces Vietnamiens, n'était pas le soldat allemand, mais bien le garde français du camp.

*À Marseille, par exemple, le maire était lui-même communiste. Nous en avons profité pour créer dans les camps des Comités populaires, dont le but était de contrôler le ravitaillement et d'organiser la vie des camps. Nous avons ainsi créé quasiment un deuxième pouvoir à l'intérieur de chaque camp. Des gradés, qui avaient participé au pillage des cantines, ont été jugés et destitués. Le fait est que la plupart de ces cadres coloniaux avaient tous été très pétainistes. À la Libération, ils ont eu la trouille, et ne demandaient qu'à sauver leur peau. Ils avaient peur des Vietnamiens...*



Ho Chi Minh à Biarritz, juin 1946.  
À sa gauche, marche Le Ba Dang.  
© Le Ba Dang.

L'Aurore, 5 mai 1952 © Archives privées



### 16. Nationalisme, communisme, trotskisme

À partir de la Libération, une sourde guerre opposa trotskistes et communistes à l'intérieur des camps. Un conflit qui passa relativement inaperçu aux yeux de la majorité des travailleurs vietnamiens, concentrés sur un seul mot d'ordre, commun à ces deux groupes politiques : l'indépendance du Vietnam.

### 17. Saint-Barthélemy indochinoise au camp de Mazargues, le 15 mai 1948.

Le conflit entre trotskistes et communistes trouva son apogée dans la terrible nuit du 15 au 16 mai 1948. Depuis plusieurs semaines, des affrontements physiques avaient lieu entre partisans des deux groupes. Le 15 mai au soir, dans une obscurité quasi-totale, deux groupes lourdement armés s'affrontèrent dans plusieurs baraquements du camp de Mazargues, à Marseille, où mille six cents Vietnamiens étaient encore cantonnés.



Nguyen Trong Hoan (Zag 363), sa femme Odette et leurs trois enfants (sur cinq), 1950.  
© Collection Nguyen Trong Hoan

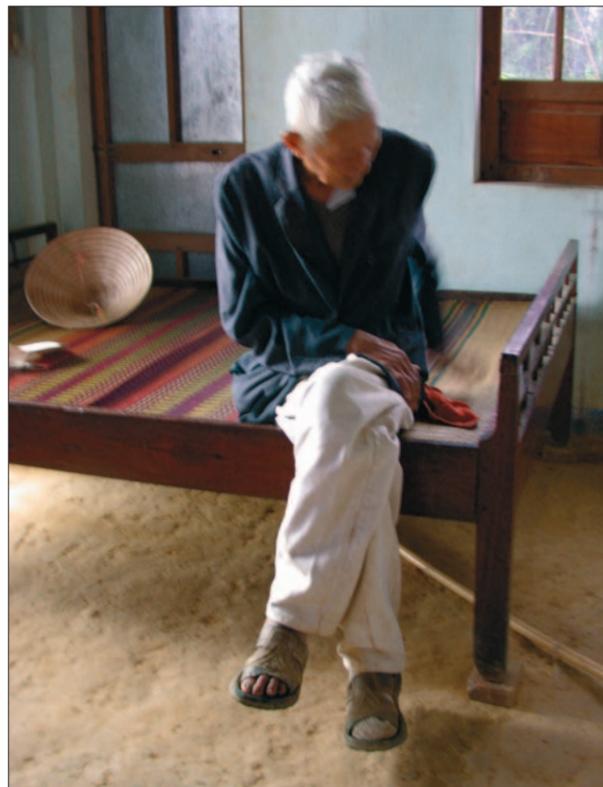
### 18. Rapatriement

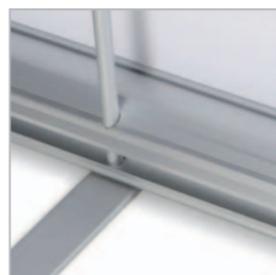
À la Libération, 14 000 Vietnamiens attendaient de retourner vers leur pays et leur famille. Entre 1945 et fin 1947, le ministère des colonies mis trois années pour rapatrier à peine plus d'un millier de travailleurs. Dans le même temps, 30 000 soldats du Corps expéditionnaires débarquaient en Indochine. La grogne, puis l'exaspération s'emparèrent des camps.

### 19. Ceux qui restent

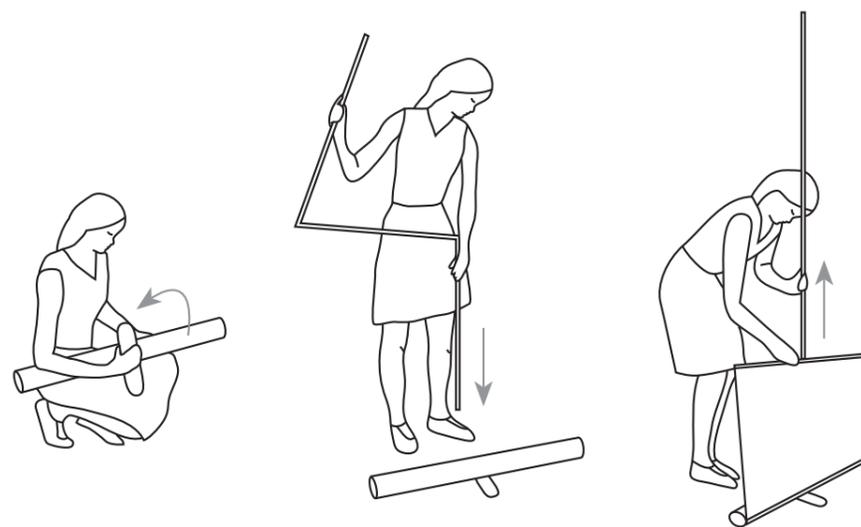
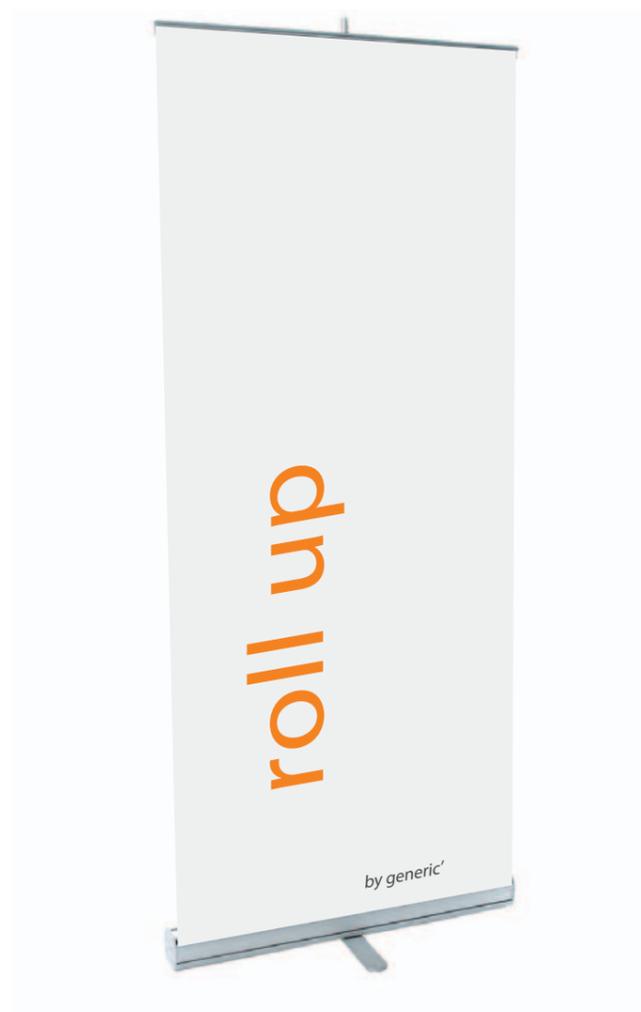
Et puis il y a ceux qui sont restés. Ils représentent une toute petite minorité, un millier de personnes sur les vingt mille du départ. Il semble que, en gros, la raison principale de leur installation définitive en France ait été la rencontre avec une femme, et le mariage.

20. Que sont-ils devenus ?





CARTER ET MAT. Aluminium



MONTAGE. 3 étapes. Moins de 30 secondes

#### Un système solide, simple et efficace

L'exposition se compose de 20 panneaux à enrouleur autoportant de type Roll Up ou Kakemono.

Numérotés de 1 à 20, ces panneaux tiennent tout seuls posés sur le sol.

Ils mesurent 2 mètres de hauteur, 1,20 mètres de largeur, et pèsent 5 kg chacun.

Ils se montent et se démontent facilement, et sans risque de déchirure, à condition d'être à 2 personnes par panneau.

Une impression numérique et protégée, garantie contre les U.V., permet une restitution très soignée des couleurs et des contrastes.

- Ajout possible de panneaux ou de vitrines retraçant l'histoire des travailleurs indochinois dans le territoire sur lequel est montré l'exposition.
- Supports audiovisuels
- L'exposition est accompagnée d'une « mallette pédagogique » destinée aux enseignants d'histoire de collège et lycée.

**Lors de la présence de cette exposition, plusieurs événements peuvent y être associés**

Conférences-débats, par exemple avec l'historien Gilles Manceron, spécialiste de la colonisation et préfacier du livre de Pierre Daum.

Rencontre avec un ou deux des derniers anciens travailleurs indochinois encore en vie en France, ou avec leurs descendants (s'ils vivent à proximité).

Rencontre de Pierre Daum avec les enseignants d'histoire des collèges et lycée et leurs élèves.

Colloque sur (par exemple) les trous de la mémoire coloniale, ou sur la France des camps, ou sur l'immigration asiatique, ou sur le riz en Camargue, etc.

Lecture d'archives par des comédiens.

Projection du film *Les Hommes des 3 Ky*, documentaire de télévision de 52 minutes réalisé en 1994 par Dzu Le Lieu. La projection peut être suivie d'un débat.

**Association Histoires Vietnamiennes**

22, rue Henri René

34000 Montpellier

Tel : 06 61 76 33 12

histoiresvietnamiennes@orange.fr

Graphisme : ATELIER **BAIE**